

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 88

Number 1 *Les figurations spatiales francophones : essais géocritiques*

Article 6


6-1-2017

Non-lieux dans le roman africain postcolonial francophone : formes et enjeux

Adama Coulibaly

Université de Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

 Part of the [African Studies Commons](#), [Fiction Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), [Linguistic Anthropology Commons](#), and the [Race, Ethnicity and Post-Colonial Studies Commons](#)

Recommended Citation

Coulibaly, Adama (2017) "Non-lieux dans le roman africain postcolonial francophone : formes et enjeux," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 88 : No. 1 , Article 6. Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol88/iss1/6>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Adama COULIBALY

Université de Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)

Non-lieux dans le roman africain postcolonial francophone : formes et enjeux

Résumé : Dans le roman africain postcolonial, des lieux nouveaux apparaissent, à côté, ou se substituent au lieu carcéral de la prison. On peut valablement les lire comme des « non-lieux » dont il faut interroger la présence et les implications dans les textes. Tentative de réappropriation littéraire d'une notion anthropologique, cette contribution analyse trois romans dont les fictions sont bâties autour de lieux de transit (de non-lieux) tel que l'hôtel, la route ou le conteneur. Ces trois figures du non-lieu font valoir une écriture de l'horizontalité, du rhizome, de l'éphémère, de la mobilité spatiale qui réactualisent la question de l'identité fictive ou mouvante du sujet africain à partir de l'espace.

Bar, Conteneur, Éphémère, Espace, Hôtel, Non-lieux, Roman africain

Où va le roman africain francophone postcolonial ? À cette question d'histoire littéraire, cette contribution donne une inflexion spatiale importante, à la fois parce que la critique s'est convaincue que notre époque est plus celle de l'espace que du temps ou même de l'histoire, mais aussi parce que l'urbanité affirmée de ce roman autorise à tenter de cerner ce que la ville apporte à sa connaissance. Le roman africain francophone postcolonial va vers... des non-lieux. Ces non-lieux, lieux de passage, fleurissent dans le roman africain depuis *La vie et demie* au moins, produisant un renouvellement ou une réorientation de l'écriture de l'espace. Comment lire ces espaces du transit ? Quelles implications en tirer ? Pourquoi inondent-ils les romans jusqu'à venir se placer dans le discours péritextuel (dans le titre par exemple) ? Pour répondre à ces interrogations, l'analyse porte sur trois romans dont les fictions sont bâties autour de lieux de transit (de non-lieux) tel l'hôtel (Boubacar Boris Diop, *Le cavalier et son ombre*, 1999), la route (Edem Awumey, *Les pieds sales*, 2009) et le conteneur (Amal Sewtohul, *Made in Mauritius*, 2012).

L'hypothèse de cette *topographie liquide* (route, hôtel et autres) comme non-lieux est une tentative de réappropriation littéraire

(géocritique) d'une notion du champ anthropologique : « interroger l'importance du texte dans la construction du lieu, [et] de passer de la spatialité du texte à la lisibilité des lieux » (Bertrand Westphal, 2007 : 18). À partir d'un cadrage théorique du non-lieu pour le lire, une analyse des figures lisibles dans les textes permet de mieux interroger les implications de cette émergence des lieux du transit, à la fois pour la lisibilité des textes mais peut-être aussi pour l'intelligence du romanesque africain.

Non-lieu: notion de l'anthropologie de la surmodernité

Qu'est-ce que le non-lieu ? Que signifie la négation d'une essence qui n'est bien souvent appréhendée que par rapport à sa fonctionnalité ou sa fonctionnalisation ? Marc Augé conceptualise le non-lieu dans un essai, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, paru en 1992. S'il positionne la notion dans une théorie du quotidien et postule comme De Certeau que « le lieu s'accomplit par la parole » (Michel de Certeau, 1990 : 99), il prend une double distance vis-à-vis de l'auteur de *L'invention du quotidien* pour spécifier le non-lieu tel qu'il l'entend.

D'une part, alors que pour De Certeau, les lieux sont des *être-là* (immobiles) auxquels l'espace ouvert et virtuel (un plan géométrique) assure un *faire* par le croisement des mobiles, Augé s'appuie sur l'approche narratologique qui affecte à l'espace le trait de l'englobant (enchâssant) et le lieu (enchâssé) de l'action. D'autre part, alors que Michel de Certeau parle du non-lieu comme « pour faire allusion à une sorte de qualité négative du lieu, d'une absence du lieu à lui-même que lui impose le nom qui lui est donné » (*ibid.* : 108.), Augé fait valoir le non-lieu comme forme historique et dialectique du lieu anthropologique, celui du lien au sol et à l'action.

Son travail est une lecture d'une des particularités de l'ère postmoderne qu'il appelle la sur-modernité, et que d'autres nomment postmodernité¹. La sur-modernité est une société de la surproduction et de l'excès. Son analyse avance trois formes de saturation qui sont « l'accélération de l'histoire », la surabondance spatiale fonctionnelle comme un leurre et une saisie du Sujet individualiste. Saturation

¹ La surmodernité ne pose donc pas le postulat d'un « effondrement d'une idée du progrès ». Gilles Lipovestsky et Jean Baudrillard aussi établissent le constat de l'excès de notre contemporain, le premier pour le poser comme arrière-plan de son analyse du « procès d'individuation » et le second comme fondement d'une perte de l'ontologie à travers les excès de l'image dans les médias.

de l'histoire mais aussi saturation de l'espace « corrélati[ve] du rétrécissement de la planète » (Augé, 1992 : 44). Les non-lieux seraient des formes ou les figures spatiales de l'excès de notre contemporain, mais différents des lieux anthropologiques : « [L]es non-lieux, ce sont aussi bien les installations nécessaires à la circulation (voies rapides, échangeurs, aéroports) que les moyens de transport eux-mêmes ou les grands centres commerciaux, ou encore les camps de transit prolongé où sont parqués les réfugiés de la planète » (*ibid.* : 48). Composés de deux réalités complémentaires, c'est-à-dire celle d'espaces constitués à certaines fins (transit, transport, commerce, loisir), mais aussi des rapports contractuels des individus à l'espace, il s'agit d'espaces « où ni l'identité, ni la relation ni l'histoire ne font [plus] réellement sens » (*ibid.* : 111). Dans un rapport à d'autres formes excessives postmodernes, le non-lieu propose une analyse figurative de l'archipellisation, différente d'une appréhension ou une compréhension systémique globale.

La définition qu'Augé donne du non-lieu peut se cerner en deux moments : celui d'un rapport dialectique et historique au lieu anthropologique et dans un contrat à un certain type d'espace. Le non-lieu est un espace de l'anonymat, de la surface ou de l'horizontalité et de l'éphémère, du transit. Ainsi établi sous la bannière de la relation (affective et historique), le lieu ancien, dit anthropologique, signifiait par la mémoire qui se développe autour des espaces et des lieux dans la relation entre l'homme au local. Le non-lieu est un déplacement de cette relation ou plutôt sa réévaluation.

Dans une crise évidente à une mémoire lourde du lieu, la conséquence est que ce non-lieu implique une lecture horizontale à la terre qui le rapproche du rhizome deleuzien. Dans *Mille plateaux*, Gilles Deleuze et Félix Guattari affectent cinq principes utiles au rhizome : celui de la connexion (avec des chaînons sémiotiques de toutes sortes) et ceux d'hétérogénéité, de multiplicité, de rupture asignifiante, de cartographie (avec une possibilité d'entrées multiples) et de décalcomanie avec effet de réseau (1980 : 13-20). Ce rhizome « antigénéalogique » prolonge une dynamique de l'archipel, de la protubérance et de la surface.

Or, malgré le potentiel analytique que semble présenter la notion dans un contexte de globalisation avec les identités recomposées,

les rhizomes comme producteurs de non-lieux ne semblent pas être l'objet d'une appropriation suffisante dans les études littéraires. La seule exploitation faite du sujet est, à notre connaissance, *Écritures du non-lieu* de Timo Obergöker qui parle de lieux nouveaux, de non-lieux qui seraient une « topographie d'une mémoire absente » (2004 : 25). Le substantif sert davantage la cause d'une métaphore de l'anéantissement que celle d'une exploitation.

Tel que présenté ici à grands traits, comment rattacher alors ce non-lieu à la problématique du roman africain ? Quels ajustements effectuer et comment lire la nouvelle spatialité émergente ?

Trois figures de non-lieux du roman africain postcolonial

Les espaces littéraires dont il est question se logent dans une topique de l'urbanité. Comment se posent-ils comme des non-lieux et surtout, dans le cas spécifique de notre corpus, quelle dynamique les inscrit dans cette nouvelle topique ? Pour répondre à ce questionnement, l'analyse s'arrête sur l'hôtel Villa Suleiman Angelo (*Le cavalier et son ombre*), le conteneur (*Made in Mauritius*) et la route (*Les pieds sales*). Leur centralité comme la récurrence de leurs occurrences dans les économies textuelles confortent l'idée du non-lieu.

L'intrigue principale de *Le cavalier et son ombre* est simple. Après huit ans de séparation, Lat Sukabé reçoit une lettre de détresse de Khadidja, sa compagne, qui lui demande de venir la chercher à Bilty. Dans une petite et paisible ville de l'Est, il est à l'hôtel, le Villa Suleiman Angelo, où il attend un passeur pour aller de l'autre côté du fleuve à Bilty. L'essentiel de ce récit est cette attente dans cet hôtel, lieu d'énonciation, lieu de l'énoncé mais avec une transitivité faible et lente.

Les pieds sales est l'histoire d'une longue marche, celle d'Askia qui, parti du petit village de Nioro, finit par se retrouver à Paris. Paris où il tente de retrouver les traces de son père (un certain Askia Mohammed). Dans son taxi, une cliente lui révèle avoir photographié son père, « L'homme au turban » (Edem Awumey, 2009 : 11). Pérégrinations dans la Ville Lumière pour retrouver le père, son image ou sa photo.

Enfin, *Made in Mauritius* s'articule autour d'un conteneur où Laval, le narrateur-personnage principal, a été conçu en 1959 quelque part à Hong Kong. Dans la précipitation et pour éviter la honte et le déshonneur, Lee Kim Chan (le père) et Lee Ying Song (la cousine du père) se sont mariés et ont embarqué pour Port Louis à Maurice avec un conteneur, « véritable caverne d'Ali Baba » chargé de marchandises. Laval naît ainsi à Port Louis et grandit dans ce conteneur qui sert tour à tour de dortoir pour toute la famille, de lieu d'expositions de vieilleries à vendre au Champ de Mars (Amal Sewtohul, 2012 : 101), mais aussi de socle de la plateforme sur laquelle se fera la proclamation officielle de l'indépendance de l'île (*ibid.* : 125). Le conteneur participera à la révolte des étudiants jusqu'à sa peinture en rouge pour soutenir l'orientation idéologique de Maurice (*ibid.* : 187). Plus tard, il accompagne Laval à Adélaïde et y prend l'allure d'un musée diurne et d'un bar clandestin nocturne (*ibid.* : 248).

L'hôtel, la route et le conteneur remplissent bien le contrat primaire du non-lieu comme figure du passage ou de l'entre-deux. Composé d'un étage unique, avec vingt chambres aux portes vertes, l'hôtel Villa Suleiman Angelo est un lieu de passage où Lat Sukabé vient attendre l'arrivée du passeur² pour aller porter secours à Khadidja à Bilenty. Escale, lieu de repos et d'attente pour poursuivre le périple, le bout du chemin étant plus loin. Cet espace est directement évoqué par 51 occurrences et de nombreux substituts lexématiques.

« Caisson métallique parallélépipédique conçu pour le transport de marchandises par différents modes de transport », le conteneur est de son côté directement présent avec 162 occurrences dans *Made in Mauritius*. On y retrouve aussi des substituts comme « boîte de métal » (douze fois) ou « matrice de métal » (cinq fois) dans le sens le plus dénoté pour Laval qui y a été conçu et y a grandi. Le conteneur fut sa chambre, son foyer et sa terre natale. Tout le long du récit, il est transporté çà et là, soit avec un bateau (de Hong Kong à Maurice et plus tard de Maurice en Adélaïde, en Australie), soit en camion dans chacune de ces villes. On ne saurait indiquer le nombre de personnages qui sont passés dans ce lieu, tour à tour lieu du privé puis lieu public. Ainsi, à une certaine époque, le conteneur fut un lieu d'échange de noms des chevaux drogués entre parieurs et bookmakers (*ibid.* : 113-115). À Adélaïde, il cumule une fonction privée et publique en été, à la fois chambre à coucher de Laval et

² L'intrigue de la longue attente pour une traversée n'est pas sans rappeler le synopsis de *El barquero*, un western de Gordon Douglas paru en 1970.

Feisal mais aussi musée diurne (Laval y expose son travail d'artiste dont son tableau *Made in Mauritius*) et bar nocturne.

Dans son analyse de l'image-mouvement, Deleuze recommande de prendre en compte des nuances importantes dans la saisie du mouvement. Ainsi faut-il « extraire des véhicules ou des mobiles le mouvement qui en est commun, extraire des mouvements la mobilité qui en est l'essence » (Gilles Deleuze, 1983 : 37). Les trois figures du non-lieu engagées dans ces récits mettent à nu une forme (le véhicule), la translation (le mouvement) et la force motrice. L'énergie qui en serait le principe de mobilité restera à déterminer.

Le conteneur est ainsi le véhicule, alors que la route et l'hôtel sont des étapes sur l'axe de la translation. Lieux de passage, au sens spatial, entre l'ici et l'ailleurs, mais aussi lieux de passage temporel entre le présent et le passé. En effet, les trois récits sont construits par le brassage de nombreux flash-back qui donnent la profondeur historique de ces récits. Au sens temporel, on part de l'hôtel, accroché au présent de Lat Sukabé, pour se retrouver dans les contes de Khadidja : « De retour à l'hôtel » (Boubacar Boris Diop, 1999 : 66), « Assis dans le restaurant miteux de l'Hôtel Villa Angelo, j'entends monter lentement la voix intense de Khadidja. Elle raconte » (*ibid.* : 76).

Ces techniques d'ellipses spatio-temporelles sont aussi fortement utilisées dans *Made in Mauritius* et *Les pieds sales*. Ce dernier roman d'ailleurs le confine en technique d'écriture « "en pas" feuillets » où les chapitres, très courts, excèdent rarement huit pages. La relation contractuelle (non-lieu/personnage) met en évidence une modalisation de l'éphémère et de la mobilité. Avec le non-lieu, l'utilisateur est toujours tenu de prouver son innocence, dit Augé (1992 : 128.). Dans *La Villa Angelo*, Lat Sukhabé est client (et non propriétaire). Sur la route, Askia est marcheur, voire passant (sous le regard et les quolibets des sédentaires des villages et villes traversés). À Paris, sans abri, il est clandestin et squatter dans un bâtiment abandonné, puis taximan.

Le conteneur noue un contrat plus complexe. Conçu pour transporter les marchandises, les objets, il a été acheté à Hong Kong par l'oncle (Le Grand Lee) pour son neveu pour contenir

et transporter les articles avec lesquels il ouvrirait sa boutique à Maurice. Avec les économies, ils y avaient entassé :

les gommages Great Wall, les lampes à huile, les volants de badminton, les poupées en plastique, les bocaux [...], les draps de lits aux gros motifs, les moustiquaires, le poison pour rats, les pinceaux, les flasques thermos, tout un inventaire étourdissant (Amal Sewtohol, 2012 : 23).

[...]

des paquets de cendriers en fer-blanc, et des fleurs en plastique, et des verres avec des motifs de papillons, et des crayons de couleur, et des brosses à dents, et des nappes de table en plastique (*ibid.* : 25-26).

Ce lieu d'entreposage de toutes les pacotilles vendables devient le lieu d'une sédentarité conjoncturelle. À Maurice, « comme il y a si peu de place disponible, toute la famille dort dans le conteneur qui se trouve dans l'arrière-cour de la boutique » (*ibid.* : 47). Cette situation voulue comme passagère, le temps que les choses s'améliorent, va durer toute la jeunesse et l'adolescence de Laval. Plus tard, de nouveaux objets viennent confirmer ce statut passager de lieu. Le conteneur, cette chambre à coucher, devient une sorte d'hôtel, mais qui bouge d'un lieu à l'autre (figure de l'escargot, crustacé). Cette relation contractuelle de l'éphémère et de l'horizontalité dans *Made in Mauritius* fait valoir la promiscuité, la précarité du lien au lieu et le lieu comme une forme annonciatrice des bidonvilles. Il n'est pas surprenant que le conteneur termine son parcours dans le bidonville de Port Louis à Adélaïde (Australie). Dans une homonymie toponymique, cette banlieue d'Adélaïde à « l'existence des plus précaires, [...] toujours à la merci du grand raid de la police australienne » (*ibid.* : 294), a repris le nom, capitale de Maurice.

On observe ainsi que la place de cet espace du transit dans *Made in Mauritius* et dans *Les pieds sales* les fait remonter jusqu'au lieu péritextuel du titre. Une telle combinaison, justement, brise la relation de l'espace à l'homme : ces espaces substituent des lieux de transit au terroir, mais il semble que cette remontée au titre entraîne une question de la place de la mémoire. Sans prétendre à l'exhaustivité, ces trois espaces confirment une topique de l'urbanité qui envahit le roman africain postcolonial francophone. Dès lors, quels enjeux à cette présence, quelle esthétique à ces représentations ?

Enjeux du non-lieu dans le roman africain francophone

Pourquoi, dans l'espace du roman africain, les auteurs font-ils de plus en plus émerger ces lieux auréolés des attributs de l'anonymat, de l'éphémère, de la mobilité? Pour quels enjeux? Nous en esquisserons quatre.

Dans un contexte contemporain, le non-lieu montre que l'arbre vertical, généalogique a été remplacé par une perspective essentiellement horizontale. Il n'est pas excessif d'analyser la narration du conteneur, de l'hôtel et de la route comme de véritables rhizomes qui émergent et donnent sens à la ville. Rhizomes comme bulbes, tubercules, voire protubérances dans un rapport d'isotropie (Westphal, 2007: 65) à l'espace global de la ville. La géocritique propose justement l'isotropie comme ensemble d'espaces reliés dans un rapport de complémentarité et non de lien hiérarchique. L'érection des non-lieux en objets d'étude ne les constitue pas en lieux de domination mais en lieux de constat de la dynamique de mobilité des villes: lieux de transit, lieux de l'éphémère, etc. Cette dynamique imprime les métaphores du *flux*, du *liquide* et du *réseau* comme les outils de lecture la ville: une ville rampante. Excès, surabondance, dans « une perception plus ou moins claire de l'accélération de l'histoire et du rétrécissement de la planète » (Augé, 1992: 149). Les trois romans restituent en exubérance la remontée de ces non-lieux jusqu'au niveau paratextuel des romans, moins comme un effet de hasard que dans l'air du temps.

Les hôtels donnent une autre inflexion à cette analyse. Le niveau discursif établit « un écart entre home et hôtel », comme le rappelle Patrick Imbert (2004: 212). À côté, une conception très anglo-saxonne de l'hôtel et l'approche ethnocentriste posent que l'on ne transporte pas son pays natal ou sa terre natale à la semelle des souliers. Ainsi, l'hôtel résonnerait comme un dépassement du local, du relationnel pour montrer le détachement du lien entre l'homme et la terre. Une lecture deleuzienne définit justement le territoire (qu'Augé nomme lieu anthropologique) comme « l'attribut de toutes les forces diffuses à la terre comme réceptacle ou socle » (Deleuze et Guattari, 1980: 395). Ce qui est affirmé ici est le paradigme du déplacement, et Augé précise que l'espace du voyageur est l'archétype du non-lieu (1992: 110).

Le conteneur et la route partagent avec l'hôtel les traits de l'anonymat et de l'indifférence. Ils questionnent l'habiter, posent la question du lien à la terre natale (le local) : discours entre la maison de fer (*Iron cage*) et la maison qu'on porte partout avec soi. Typologiquement, la route, le conteneur et l'hôtel apparaissent comme des lieux de plus en plus privilégiés des romans, peut-être à côté ou après la prison emblématique des romans politiques. La productivité de ces espaces est telle que Laval a élu domicile dans le conteneur, donnant l'impression que, typologiquement, *Made in Mauritius* est un roman du non-lieu. *Le cavalier et son ombre* peut être un roman de l'hôtel, Boris Diop faisant du Villa Angelo le principal de l'énonciation de cette œuvre. *Les pieds sales* reste un roman de la route. Le constat n'est plus celui du simple déplacement dont on retrouve les traces déjà dans les textes anciens comme *Soundjata ou l'épopée mandingue*, où le héros éponyme et sa mère partent en exil. On pourra bien appliquer à l'exil de Soundjata, et par extension à la vision et aux rapports à la terre natale, terre des ancêtres, que bien des textes de la littérature véhiculent, rappelant cet « objet-voyageur » que John Urry reprend à Lury. Cet *objet voyageur* supporte bien le voyage, puisqu'il conserve son sens immanent, c'est-à-dire « une relation authentifiée avec son lieu d'origine » (John Urry, 2005 : 75). Dans ces textes analysés, le déplacement problématise l'être au monde sous le régime de l'éphémère et du simulacre, aucune prophétie n'ayant plus valeur d'un destin glorieux à venir ou d'une téléologie à tenir.

Si la tendance d'une urbanité littéraire romanesque n'est plus à démontrer (voir Florence Paravy, 1999) depuis *La vie et demie* de Sony Labou Tansi (1979) et *Les crapauds-brousse* de Tierno Monénembo (1979), elle convoque avec tellement de récurrence les non-lieux, qu'il faut en entrevoir une exploration systématique et peut-être poser l'hypothèse d'en faire un outil taxinomique de périodisation. Ces non-lieux peuvent être un aéroport ou ses environs comme dans *Bleu, Blanc, Rouge* d'Alain Mabanckou (1998), un hôtel comme dans *La vie et demie* ou *Le cavalier et son ombre*, ou même un bar comme dans les sept premiers romans de Tierno Monénembo, mais aussi dans *Temps de chien* de Patrice Nganang (2001) et *Verre cassé* d'Alain Mabanckou (2005).

Dans cette approche, on remarquera un dépassement du palais et peut-être de la prison dans les romans de fictions politiques pour

d'autres figures spatiales plus individualisantes, avec souvent le même résultat sur le sujet africain, un sujet traumatique.

On se demandera pourquoi la plateforme servant à la proclamation de l'indépendance de Maurice est hissée sur un conteneur, objet hétéroclite et sémiotique, fort du transit ou de la transition. On se demandera aussi pourquoi il finit son périple en porte-drapeau des rebuts de Port Louis à Adélaïde. Questions bien postcoloniales... À partir de l'hôtel, *Le cavalier et son ombre* érige une véritable historiophagie : celle des versions périphériques toujours contestataires de l'Histoire officielle (celle du personnage d'Angelo Suleimaan, celle du Cavalier dont la statue commémorative évoque « une quelconque canaille » tuée par un simple fonctionnaire et son ombre, le Dieng Mbaalo, un bandit). Dans un contexte où « l'histoire du pays était une infâme succession de trahisons et de lâchetés, dont il ne reste aujourd'hui que des mensonges éhontés » (Boubacar Boris Diop, 1999 : 116), une thématization du non-lieu de l'hôtel comme lieu du sens produit une polarité fuyante qui ne s'accomplit jamais, autrement dit, « palimpseste où se réinscrit sans cesse le jeu brouillé de l'identité et de relation » (Augé, 1992 : 101). L'histoire ne s'inscrit plus dans une perspective verticale mais dans un jeu de formes lisibles dans l'impersonnalité et l'effet de vacuité autour du Villa Angelo que Lat-Sukabe fréquente et habite. Le non-lieu prend une posture postcoloniale proche de la figure du bateau négrier de Nganang. En effet, inscrivant le roman de l'émigration dans l'ordre de l'histoire, il en réfute la nouveauté dans la littérature africaine et fait valoir la métaphore significative du bateau négrier qui permet de le cerner (Patrice Nganang, 2007 : 235).

C'est une telle lecture qui autorise à installer ces non-lieux du roman africain dans la rhétorique du « procès d'individuation » du Sujet africain. Volontairement, les textes analysés ici ont porté sur des sujets individuels, mais l'analyse pourra s'ouvrir aussi aux « nouvelles tribus » (Michel Maffesoli) qui sont une interférence particulière entre « l'appartenir à » et le « voyager » selon le mot de John Urry (2005 : 145). L'analyse de la route, de l'hôtel ou du conteneur comme lieux ou non-lieux d'une nouvelle spatialité littéraire restitue les nuances de la ville ou les dissémine, les éclate à la fois comme énoncé et comme lieu d'énonciation de non-lieux qui deviennent des ici de l'énonciation qui dépossèdent les écrivains. Ces non-lieux engendrent le récit et l'entretiennent dans ses articulations sociales et politiques.

Conclusion

Marc Augé faisait observer, dans *Pour une anthropologie de la mobilité*, que « les frontières ne s'effacent jamais, elles se redéfinissent » (2009 : 16). S'« il est maintenant largement reconnu que le mouvement humain définit fort souvent la vie sociale dans notre monde contemporain » (Arjun Appadurai, [1996] 2001 : 263), les romans du non-lieu, finalement, ne deviennent récits dans *Les pieds sales*, *Made in Mauritius* ou *Le cavalier et son ombre* que de la somme des histoires des « Je » en circulation : circulation ou translation des hommes mobiles et des objets mobiles. Les romans n'échappent plus au constat que la circulation est au centre de l'espace. Observons enfin que la permanence de l'institution de ces non-lieux en lieux d'énonciation finit par produire les contours d'une sorte de lieux de mémoires narratives (Pierre Nora) dont il faudra interroger les sens, ne serait-ce qu'au regard de l'actualité récente où l'Histoire (politique) tend à rattraper et à s'imposer en lieux de passage.

Adama Coulibaly est Professeur titulaire au Département de Lettres modernes à l'Université Félix Houphouët Boigny (Côte d'Ivoire) et il est Doyen de l'UFR Langues, Littératures et Civilisations. Actuel Directeur du GRATHEL (Groupe de recherche en analyses et théories littéraires), il enseigne le roman africain francophone et la sémiotique narrative. Il est spécialiste du postmodernisme littéraire, des transferts culturels et littéraires et du renouvellement de l'écriture romanesque en Afrique subsaharienne francophone. Il a publié de nombreux articles et il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Des techniques aux stratégies d'écriture dans la création romanesque de Tierno Monémembo* (2011); *Le postmodernisme dans le roman africain : formes, enjeux et perspectives* (2012); *Je(ux) narratifs dans le roman africain* (2013); *Écritures migrantes. De l'exil à la migration littéraire dans le roman francophone* (2015).

Références

APPADURAI, Arjun ([1996] 2001). *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.

AUGÉ, Marc (2009). *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris, Payot.

-- (1992). *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

AWUMEY, Edem (2009). *Les pieds sales*, Montréal, Boréal.

CERTEAU, Michel de (1990). *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard.

DELEUZE, Gilles (1983). *Cinéma 1. L'image-mouvement*, Paris, Minuit.

DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1980). *Mille plateaux*, Paris, Minuit.

DIOP, Boubacar Boris (1999). *Le cavalier et son ombre*, Abidjan, NEI.

IMBERT, Patrick (2004). *Trajectoires culturelles transaméricaines*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

LABOU TANSI, Sony (1979). *La vie et demie*, Paris, Seuil.

MABANCKOU, Alain (2005). *Verre cassé*, Paris, Seuil.

MAFFESOLI, Michel ([1988] 2000). *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, Paris, La Table ronde, coll. « La petite Vermillon ».

MONÉNEMBO, Tierno (1979). *Les crapauds-brousse*, Paris, Seuil.

NGANANG, Patrice (2007). « Le roman de l'émigration », *Pour une littérature préemptive*, Paris, Éditions Homnisphères : 233-258.

-- (2001). *Temps de chien*, Paris, Le Serpent à plumes.

OBERGÖKER, Timo (2004). *Écritures du non-lieu. Topographies d'une impossible quête identitaire: Romain Gary, Patrick Modiano et Georges Perec*, Peter Lang.

PARAVY, Florence (1999). *L'espace dans le roman africain francophone contemporain (1970-1990)*, Paris, Harmattan.

SEWTOHUL, Amal (2012). *Made in Mauritius*, Paris, Gallimard.

URRY, John (2005). *Sociologie des mobilités*, Paris, Armand Colin.

WESTPHAL, Bertrand (2007). *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit.

-- (2000). *La géocritique: mode d'emploi*, Limoges, PULIM.